

fort curieuses. Chaque tête avait son histoire, car chacune avait eu sa vie.

Près de *Red-Castle* sont les ruines de l'ancien monastère de *Beauly* bâti en 1250 par John Bisset de Lovat. Marie Stuart le visita (1). *Red-Castle* m'offrait non-seulement l'intérêt d'un beau site, mais celui des souvenirs historiques. Ce fut le dernier château écossais qui résista opiniâtrément à Cromwel. Charles-Édouard y était, peu avant sa défaite : sa chambre y a été conservée. Je demandai à y coucher ; et je me trouvai sous les mêmes murs où l'héritier des rois d'Écosse avait dû sentir battre son cœur d'espérance et de souvenir. Il y était alors entouré de ses fidèles Highlanders ; et jusque-là la fortune avait paru lui sourire... Hélas ! Culloden approchait.

(1) Le pays qui environnait le cloître fut longtemps nommé *the book of the monks* (le livre des moines). Ces ruines offrent un tombeau remarquable : celui de Black-Murdoch, de la famille des *Mackensie*. C'était un chef vaillant. Sa statue, qui le représente armé de toutes pièces, avec son épée à sa ceinture et son chien à ses pieds, surmonte la pierre funèbre. Lord Lovat, le plus riche seigneur du pays, fait relever les ruines du monastère de *Beauly*. C'est le premier exemple de pareille chose en Écosse, depuis la réformation. Lord Lovat est catholique.

J'étais plein des souvenirs de 1745 en descendant déjeuner le lendemain matin ; je parlai des émotions que j'avais ressenties dans la chambre de Charles-Édouard.

« — Vous venez sans doute en ce pays, me dit un des convives du manoir, pour visiter ses petits-fils ?

— *Ses petits-fils !* répétai-je avec une exclamation de surprise.

— Ils habitent fort près d'ici, reprit mon interlocuteur. Rien de plus intéressant que leur mystérieuse demeure ! on l'appelle *eilan Aigais* (l'île d'Aigais) (1).

— Mais, repartis-je, la tombe du cardinal Yorck, à Saint-Pierre de Rome, porte cette inscription célèbre : *Cy-gît le dernier des Stuarts* (2).

— Ceux qui ont ordonné l'inscription dont vous me parlez, avaient sans doute intérêt à le faire. Au surplus, voyez les descendants de Charles-Édouard. Ce sont les deux plus beaux

(1) *Eilan Aigais*, mots galliques, sont en anglais *island of Aigais*.

(2) Le cardinal mourut en 1807, à 82 ans, et Georges II fit ériger le mausolée des trois derniers Stuarts en 1819.

hommes de la contrée. La nature les a comblés de ses faveurs. Instruction, esprit, talents, rien ne leur manque. Ils auraient été dignes d'un trône. »

Ma curiosité se trouvait vivement excitée; je passai le reste de la journée à m'entretenir des frères *Stuart*, auxquels s'attache un intérêt général au nord de l'Écosse; et voici ce qui me fut raconté.

Charles-Édouard aurait eu un fils de son mariage avec la princesse de Stolberg, comtesse d'Albany. Ce fait, qui n'a eu aucune publicité historique, est démenti par des écrits patents, et attesté par des documents authentiques: j'ai vu quelques-uns de ces derniers. Je ne me permettrai pas de parler de ceux-ci: quant aux détails suivants, qui ont été publiés dans des recueils, je puis les répéter sans scrupule.

« Un docteur écossais, *Cameron*, étant à Florence en Italie, un étranger de haute distinction le fit prier de vouloir bien se rendre chez une noble dame en danger de mort. On exigeait de lui le secret sur ce qu'il verrait; et on lui banda les yeux pour l'introduire auprès de celle qui ré-

clamait ses soins. Arrivé au lieu où il était attendu, le docteur *Cameron* vit une dame étendue sur son lit, qui venait de donner naissance à un fils. Une nourrice avait été appelée là, ainsi qu'un prêtre. Le portrait de Charles-Édouard entouré de pierreries, était sur une table, et, au fond de l'appartement, se trouvait le prince lui-même (1).

« Ce docteur écrivit et signa une déposition détaillée de ce fait. On assure qu'elle fait partie des titres que possèdent les frères *Stuart*. Il existe un tableau du temps (je ne suis pas autorisé à dire où il se trouve) qui représente Charles-Édouard remettant son fils à l'amiral *Hay* pour l'élever en secret loin de lui. L'amiral est sur un vaisseau; sa femme est au bord de la mer, un genou en terre; elle reçoit l'enfant du prince, et le navire les attend. »

Mais pourquoi Charles-Édouard et la comtesse d'Albany cachèrent-ils soigneusement l'exis-

(1) Un *Macdonald* de *Glendalochan* ayant été engagé par lord *Archibald Fitz-James* à visiter chez le docteur *Cameron* une collection de belles peintures, le docteur *Cameron* lui raconta les faits ci-dessus détaillés.

tence de leur fils ? pourquoi le confièrent-ils à un amiral, nommé *Hay*, pour le faire élever loin d'eux ? la réponse est celle-ci : « le prince aurait voulu mettre en sûreté son enfant jusqu'à sa majorité ; il était convaincu qu'on attenterait à la vie d'un nouvel héritier des Stuarts ; puis, il voulait lui ôter toute idée de sa naissance, pour ne pas troubler son éducation et ses premières années par des pensées de sceptre et de trône ; il ne l'aurait éclairé que si une occasion favorable l'eût exigé. »

Mais, après le décès de son mari, pourquoi la comtesse d'Albany ne révéla-t-elle pas l'existence d'un nouveau Stuart ? A cela l'on répond encore : « la comtesse d'Albany, amante d'Alfieri, et femme peu estimable, se serait fait donner des sommes considérables pour continuer à garder le silence. » Cela n'aurait rien d'étonnant de la part de celle qui, après avoir été la compagne de Charles-Édouard, fut la maîtresse d'Alfieri, et finit par épouser en troisième nocces un peintre de Montpellier, nommé *Fabre* (1).

(1) Cette femme mourut en 1824. Elle avait épousé Alfieri, après la mort du prince. Une lettre du prince Édouard

Le fils de Charles-Édouard, adopté par l'amiral *Hay*, dont il portait le nom, se maria, dit-on, contre la volonté de sa mère ; il eut de sa femme deux fils : ce sont les *frères Stuart*. Il les fit élever en Écosse, et se retira en Italie, où il vit encore dans une solitude profonde. On prétend que, lié par des serments sacrés, il aurait défendu à ses enfants de jamais révéler leur origine, du moins durant son existence : aussi ne veulent-ils ni publier, ni permettre qu'on publie rien de leurs papiers et de leurs titres : toutefois, ils portent hautement le nom de leur aïeul : l'aîné signe Jean *Sobieski Stuart* (1), et le second, Charles-Édouard Stuart. Le premier ressemble d'une manière frappante à Charles I^{er}, peint par Van Dick, mais est beaucoup plus beau ; l'autre est l'image vivante du *prétendant*. Ils ont en leur possession les objets les plus pré-

au comte de Vergennes contient ces mots : « Je dois à ma famille et à moi-même de vous faire part de ma situation avec madame de Stolberg ; » et il lui raconte les écarts et la conduite de sa femme avec Alfieri (avril 1785).

(1) En 1720, Jacques Stuart, père du prétendant, avait épousé la princesse Marie Sobieska, petite-fille du grand Sobieski, qui fut mère de Charles-Édouard.

cieux et les plus remarquables : les décorations de Charles-Édouard, ses vêtements, sa montre, ses bijoux, ses cheveux, son drapeau, ses armes, son portrait. On me montra le coffre où le héros des Highlanders enfermait habituellement son argent, ses pierreries et ses papiers : ce coffre, ancien présent de François I^{er}, est d'un travail admirable ; il contient encore des titres.

Terminons par plusieurs extraits d'un article du *Catholic Magazine*, publié en mars 1845 (n. LXXIV. new series, n. III, London. Charles Dolman, 64, p. 185).

« Le cardinal Yorck était-il réellement le dernier des Stuarts ? On l'assure généralement ; mais le fait est-il prouvé ? Non.

« De nombreux témoignages attestent le contraire. La vie de Charles-Édouard, depuis la bataille de Culloden jusque longtemps après son mariage avec la princesse de Stolberg, est peu connue et enveloppée de mystères... Aucune raison pour nier la possibilité d'un héritier des Stuarts. Le prince Charles-Édouard avait mille raisons pour cacher l'existence d'un

« fils, notamment celle de soustraire sa vie à ceux qui auraient eu intérêt à sa mort.

« Nous avons été admis à jeter les yeux sur une correspondance de la plus haute et de la plus remarquable nature, par laquelle il nous serait prouvé que le cardinal Yorck n'était nullement le dernier descendant des Stuarts. Il existe des héritiers directs de Charles-Édouard. »

Napoléon, avant les derniers désastres de l'empire, entendit parler des frères Stuart ; il voulut les voir et se les attacher ; les jeunes Écossais combattirent sous ses drapeaux. Un jour, sur le champ de bataille, Napoléon détacha sa croix de sa boutonnière, et la donna lui-même à Jean Sobieski (1). Plus tard, les titres qu'ils ont en leur possession furent, dit-on, mis sous les yeux du roi Charles X qui en fut vivement frappé. Le bruit courut qu'il pensait au rétablissement de l'Ordre de Malte, et que l'un d'eux en aurait été fait grand maître. Les

(1) Il lui portait un vif intérêt. On lui entendit manifester le désir de relever le trône des Stuarts. Walter-Scott en a fait mention.

frères *Stuart*, surnommés les *beaux Écossais*, reçurent partout un accueil distingué. Une foule de décorations couvrent la poitrine de l'aîné; et, sous son costume écossais, paré de ses nombreux insignes, enveloppé de ses mystères, il s'offre entouré de prestiges.

Que conclure de tout ceci? Je ne suis point appelé à me prononcer. « Quelle est votre opinion à cet égard? me demandera-t-on. » Je ne donnerai pour seule réponse à cette question que cette phrase qui sert d'épigraphe à mon livre : « *Je ne juge point, je raconte.* »

Je m'étais promis d'aller à l'île d'Aigais : une noble dame du pays, la mère de lord Lovat, M^{rs} Fraser, vint un matin à *Red-Castle*; elle était chargée par lady Lovat, sa belle-fille, de m'engager à venir passer plusieurs jours à *Beaufort-Castle*. Elle me promit de me conduire de là à l'habitation des petits-fils de Charles-Édouard; j'acceptai vite et nous partîmes (1).

(1) Les *Fraser* sont des plus anciennes familles de l'É-

M^{rs} Fraser, pleine d'esprit et de bonté, me mena d'abord à son charmant cottage de *Balblair*; puis, nous nous rendîmes chez son fils. *Beaufort-Castle*, situé au milieu des montagnes et sur les bords de la rivière de *Beauly*, était jadis un manoir à nobles et hautes murailles; mais, après les désastres de *Culloden*, il fut pris, brûlé et rasé (1); la résidence actuelle est donc loin de ressembler aux splendides habitations d'*Inverary*, de *Taymouth* et de *Rossie-Priory*; ce n'en est pas moins une belle et riche propriété. Son parc a l'étendue de tous ces merveilleux jardins de l'Écosse, où, à la première grille d'entrée, et lorsqu'on se croit ar-

cosse. Leur origine est Normande. Ils suivirent en Angleterre Guillaume-le-Conquérant, et, plus tard, se distinguèrent par leur dévouement aux Stuart. Leur clan portait un tartan à fond rouge; et leur palme était une branche de houx. Je vis à *Beaufort* le portrait du fameux Simon Fraser, lord Lovat, qui joua un si grand rôle durant les guerres du prétendant. Pris dans le tronc d'un arbre, après la défaite de *Culloden*, il fut conduit à Londres et condamné à mort. *Agé de 88 ans*, il monta courageusement sur l'échafaud; et, au gouverneur de la tour qui lui criait : *Vive le roi Georges!* il répondit : *Vive le roi Jacques!*

(1) Lord Lovat a le projet de le rebâtir. La reine Marie-Stuart étant venue visiter ce lieu et s'étant écriée : *beau fort!* ce nom fut donné au château.

rivé, on est encore à deux ou trois lieues du château.

« — Allons à l'île d'*Aigais!* » me dit M^r Fraser, peu après mon installation dans la demeure hospitalière de lady Lovat et de sa charmante famille. — Oh! très volontiers! répondis-je; » et nous montâmes en voiture.

Bientôt s'offrit à moi le pays le plus pittoresque et le plus extraordinaire. La rivière de Beaully, se faisant violemment passage à travers des pics gigantesques, que la main de Dieu semble y avoir brisés pour quelque œuvre mystérieuse, forme là une île bizarre. Cette île est une montagne couverte de grands arbres et de roches aiguës, autour de laquelle bouillonne un cercle de chutes d'eau nommé *Kilmorack*. Pour arriver à ce séjour fortifié par de sauvages merveilles, et où retentit continuellement la grande voix des cataractes, il faut d'abord franchir un léger pont de bois, jeté hardiment, à une effrayante hauteur, au-dessus des gouffres et des cascades. Puis, entre des gorges silencieuses et de sombres escarpements, on gravit le mont des Stuarts, et l'on est au but du voyage.

Là, sous des arbres centenaires, et dans une solitude qui vous transporte à mille lieues de la civilisation, s'élève un bâtiment moyen-âge, à vitraux d'antique chapelle. Ce singulier et vaste ermitage, ombragé de sapins et de chênes, a le fronton des nobles manoirs. Sur ce fronton se déploient les armoiries de la monarchie écossaise. Au bas de l'écusson de Charles-Edouard se lit cette touchante inscription : « *Dieu l'a donné, Dieu l'a ôté : que le saint nom de Dieu soit béni!* »

Les deux Stuarts étaient absents; la femme du plus jeune vint seule à notre rencontre et nous introduisit chez elle. Le rez-de-chaussée de la prestigieuse demeure se composait principalement d'une longue salle d'armes pavoisée de drapeaux. Les murs étaient couverts de trophées; plusieurs statues s'y dressaient; et les rayons du jour, qui n'y pénétraient qu'à travers des vitraux d'église, se glissaient, de la manière la plus fantastique, au milieu des bannières, des ogives et des effigies de ce sanctuaire guerrier.

Là étaient réunis tous les souvenirs de Charles-

Edouard : ses armes, son drapeau, ses vêtements, son portrait ; j'y admirai sa belle et noble figure que je voyais pour la première fois. Un tableau, peint par *Jean Sobieski*, me frappa vivement ; son sujet était : la *bataille de Culloden*. Charles-Édouard est sur un cheval isabelle ; il franchit un large précipice au sein d'une nuée orageuse. Le vent, qui souffle avec violence, agite les plumes blanches de sa toque de montagnard, dont une rose blanche est la palme. Son plaid flotte autour de sa taille ; il a son fer nu à la main. Un désespoir plein de vaillance est sur ses traits et dans ses yeux. Ses Highlanders, à demi-cachés sous des nuages de poudre et de fumée, d'où semblent surgir en pleurant les ombres des fils de Fingal, étendent vers lui leurs épées ; ils en font un large bouclier au-dessus de sa tête. Un rayon d'immortalité tombe sur son front, du milieu des étendarts, des glaives et de la tempête... Il rayonne sous le malheur.

Ce tableau est aussi beau d'exécution que de pensée. Vis-à-vis est un pendant non moins remarquable : *Napoléon à Waterloo*. L'empereur

monte un cheval blanc qui l'emporte au milieu des vents et des orages. Ici du sang et des ruines, là des palmes et des cadavres. Deux météores éclairent sa route : l'un est la *gloire*, l'autre est la *foudre* (1).

Il n'est pas une imagination, quelque froide qu'elle soit, qui put rester calme et sans émotion sous le toit des frères Stuart. Charles-Édouard est marié ; son aîné ne l'est point ; ils ne se quittent jamais. Tous deux portent habituellement le costume des montagnards. Leur tartan, comme celui de leur aïeul, est rouge, à carreaux verts ; et la rose blanche est leur palme. Pleins de talents et d'érudition, ils cultivent les arts et les lettres (2) ; la beauté de leurs personnes et la distinction de leurs manières est telle qu'ils ne pouvaient voyager en Ecosse, il y a quelques années, sans y éveiller l'enthousiasme

(1) Le buste de Napoléon est au milieu de l'extraordinaire salon d'armes.

(2) Ils ont publié divers livres remarquables, entr'autres un ouvrage sur les highlanders, leurs chefs de clans, leurs costumes, etc. L'édition de luxe de ce livre, enrichi de dessins coloriés, coûte 10 guinées l'exemplaire (environ 250 francs.)

des *Highlanders*; il en est qui n'eussent demandé qu'un mot de leur bouche pour se soulever en leur faveur et réclamer pour eux la couronne. Mais les Stuarts, simples dans leurs goûts, modestes dans leurs habitudes, et repoussant tout sentiment ambitieux, ont adopté la sublime pensée de calme et de résignation qu'ils ont gravée sur leur demeure : « Dieu l'a donné, Dieu l'a ôté : que le saint nom de Dieu soit béni ! »

La fille aînée de Charles Edouard, jeune, jolie et pleine de grâces, nous fit parcourir l'île d'*Aigais*. Que d'impressions j'y ressentis ! cette île, plateau hérissé de rochers, domine de bruyants abîmes. On tourne à l'entour, en côtoyant les pics et les excavations les plus sauvages. Le vent mugit au milieu des noirs sapins de cette âpre solitude. J'arrivai au sommet d'une de ses roches escarpées ; là, à l'endroit où les deux branches de la rivière de Beauuly se retrouvent et se ruent l'une contre l'autre, quelle grande et sublime scène !... Les renversements de granit, les blocs fendus, les gouffres ouverts, se déploient le long du torrent ; les eaux s'y pré-

cipitant furieuses, s'élèvent, retombent, retournent, s'enfuient, et cela, avec un fracas étourdissant, au milieu d'une pluie de saphirs et de perles : le soleil n'arrive cependant qu'avec difficulté sous ces cavernes écumeuses ; mais ses rares effets n'en sont que plus magiques.

Là est l'*escalier des fées* dont on ne descend les marches périlleuses qu'avec un certain effroi. Elles sont étroites, à pic, et tournant le long d'un précipice. Quelle nature volcanisée ! Sur les pics voisins sont des restes de château dont les pierres sont des vitrifications. Ces citadelles ont-elles donc été la proie d'embrasements inouïs ? où bien furent-elles bâties avec des pierres que des feux souterrains et des vésuves inconnus avaient réduites à l'état de verres ? Qui expliquera jamais ces grands secrets de Dieu, placés, là, parmi ceux de l'homme !... Toujours est-il, que cette plage n'offre de tous côtés que *surprises* : on l'appelle *the Dream* : (le rêve). Et en effet, l'imagination y est saisie de vertiges, comme sortie de la sphère des réalités. Ile d'*Aigais* ! île de mystères ! que tes plages sont bien nommées ! que de poésies

tu renfermes ! qui pourrait oublier « *le rêve !* »

Nous revinmes à Beaufort-Castle. J'ai parlé de l'étendue du parc : parlons maintenant de ses merveilles. La rivière de Beaully, arrivant de l'île d'Aigais, s'enfonce là de rechef sous des gorges impénétrables. Encore de nouveaux escaliers descendant à de nouveaux abîmes. Un faux pas : on serait perdu. Le génie des commotions et des bouleversements s'est livré là à ses plus énergiques inspirations ; et cesavernes ténébreux, ces rochers, ces cascades, toutes ces immenses beautés : Ce sont les fabriques d'un parc.

Il y avait nombreuse société chez lord Lovat. Parmi les chasseurs était le fils du lord Russel, assassiné par *Courvoisier*, dont le meurtre fit tant de bruit. Le jeune Russel avait avec lui sa femme, nièce du duc d'Argyle et d'une beauté remarquable ; le célèbre château d'Hartwell appartenait à son père. A quelques lieues de Beaufort-Castle est la contrée nommée *Glenstrath-farrer* où sont les montagnes renommées qui servirent de refuge à Charles-Édouard après sa défaite. C'est là qu'est *la grotte du prince*,

ainsi nommée parce que ce fut la première où, pendant plusieurs jours, l'héritier des Stuarts se déroba à la fureur de ses ennemis. M^r Fraser voulut bien m'y conduire.

Nous passâmes par *Archless-Castle* ; nous étions aux lieux mémorables où errait, poursuivi par l'armée anglaise et se rendant à l'île de Skye, le chef adoré de l'Écosse. Quel entassement de rochers ! quelle confusion d'éléments ! Bois, montagnes et torrents, sont comme jetés au hasard les uns sur les autres : On dirait le délire de la nature. Mais sur ces parages déserts où manquent l'existence et la vie, il ne manqua ni la fidélité ni le courage. Là, comme dans l'île de Skye, comme dans les Hébrides, comme dans tout le royaume, la loyauté écossaise dérobait Charles-Édouard, d'une manière presque magique, à la puissance de ses vainqueurs. L'illustre fugitif y passait ses jours aux bords des torrents et ses nuits dans la profondeur des cavernes. Les soldats anglais, échouant dans toutes leurs recherches, et offrant en vain des trésors à qui livrerait l'héritier des Stuarts, passaient continuellement